



## CHAPITRE 1

### Une petite dame et une valise

Ma mère ne sera pas là dans trois semaines pour ma rentrée au cégep. Elle est rédactrice-pigiste pour des agences de voyages et travaille à son compte. Autant dire que l'argent ne coule pas à flots chez nous. Un contrat, même lorsqu'il arrive au mauvais moment, c'est toujours un bon contrat. Elle n'a pas pu refuser. Quand elle rentrera de son séjour en Inde, dans une semaine environ, elle ne passera qu'un peu de temps à la maison avant de repartir. C'est notre vie. Nous ne nous voyons pas beaucoup. Chacune de son côté. C'est peut-être mieux ainsi.

Le plus souvent, donc, je suis seule. Même maintenant, alors que je marche sur un trottoir bondé de monde.

La pluie a cessé. Un soleil immense déchire le ciel de ses rayons brûlants. Les nuages, retors, l'encerclent déjà de leurs masses grisâtres. Le répit sera de courte durée.

Bien qu'il ne pleuve plus, je porte encore mon chandail trop large, la capuche sur ma tête, le visage explorant le bitume et les morceaux de gomme collés dessus. Des gens qui marchent autour de moi, je ne vois que les pieds. Des sandales, des gougounes, des ongles manucurés, rouges ou rongés par l'âge. Il y a autant de pieds qu'il y a d'êtres humains, et les miens sont enfermés dans une paire d'espadrilles, bien à l'abri des regards. Je ne veux pas qu'on me remarque. J'aimerais disparaître. Ne plus jamais sortir de chez nous. Le problème, c'est que j'ai rendez-vous avec la psychologue toutes les deux semaines. Ma mère l'exige. Impossible d'y échapper sans risquer de la décevoir une fois de plus.

Mais ces rendez-vous ne servent à rien. La psy pense avoir mis le doigt sur mon « problème ». Phobie sociale. C'est comme ça qu'elle caractérise le mal qui me ronge. Le mal des autres. De moi. Du monde dans son ensemble. J'ai sans cesse l'impression d'être sur un bateau en pleine tempête. Un navire gigantesque, mais entouré d'une mer démontée et dépourvu de tout équipage. Bien évidemment, je ne sais pas naviguer. Et sur ce bateau, je ne suis pas totalement seule.

Il y a des choses.

Elles me terrifient. Et ça, je ne peux pas en parler à ma psy.

J'arrive au coin de l'immeuble où se trouve notre petit appartement, à maman et à moi. Ça fait huit ans qu'on vit là. Avant, on habitait dans une maison en banlieue. On n'a pas pu la garder. Après la mort de mon père, elle coûtait trop cher à entretenir.

Huit ans...

Une longue période durant laquelle je n'ai fait que sombrer.

Au début, j'ai bien essayé d'avoir des amis, mais c'est vite devenu trop compliqué. Alors, je me suis refermée sur moi-même. J'ai cessé de parler aux autres. Ma dernière année au secondaire a été un calvaire. J'étais Rosaly-la-pas-fréquentable. Rosaly-la-cinglée.

Aux portes de l'été, je me suis laissé convaincre que le cégep serait différent, que je pouvais tenter le coup en chair et en os et non à distance, comme je l'avais pensé initialement. Ma mère et ma psy m'en ont persuadée. À vrai dire, je n'ai pas lutté beaucoup. Je manque souvent d'énergie. Recluse à l'intérieur de ma tête, j'ai oublié comment argumenter. Parfois, je me dis

qu'il vaut mieux regarder la barque glisser tranquillement sur la rivière, que ça ne sert à rien d'essayer de la dévier de sa trajectoire. Après tout, le courant nous emmène tous quelque part. Inutile de ramer à contresens.

Toutefois, maintenant, je suis moins sûre de vouloir y aller. Et si ça recommençait ? Et si en plus de passer l'année toute seule, les autres se remettaient à se foutre de moi ?

Ma psy me dit qu'il faut que je fasse des efforts. Ouais, bien sûr. Comme si je pouvais vivre en permanence avec les yeux fermés et les oreilles bouchées ! Ce n'est pas avec ces conseils à la con que je vais me faire des amis.

Et pourtant, j'aimerais ça en avoir, des amis. Je ne suis pas non plus un cas tout à fait désespéré. C'est juste que, avec le temps, j'ai oublié comment me comporter avec les autres. Et le secret que je trimballe pèse lourd dans mes relations, m'empêchant de les explorer. Une amitié, ça ne se survole pas. Ça se vit à fond. Il faut accorder sa confiance, et ça, j'en suis incapable.

Perdue dans mes pensées, je sursaute en constatant qu'une petite dame en robe jaune attend devant la porte de notre immeuble. Elle est trempée, tout comme la petite valise brune qu'elle tient dans une main. Apparemment, elle n'a pas pu se mettre à l'abri durant l'averse. Son chignon blanc retombe mollement sur sa nuque.

Je l'observe quelques secondes. Non, je la décortique du regard. Sous la moindre couture. Mal à l'aise, je finis par me poster près d'elle. Je la regarde, puis regarde la porte d'entrée, qu'elle bloque de son corps menu. J'hésite à lui parler. Mon cœur commence à s'emballer.

– Ex... excusez-moi, v... vous... vous êtes devant la porte, parviens-je à articuler.

Ce sont deux billes bleu ciel qui se tournent vers moi. On dirait que la dame me regarde sans me voir. Mon rythme cardiaque s'emballer. Je m'écarte d'un pas, mais au lieu de se sentir offusquée par mon geste, elle me sourit.

– Vous avez vu mon Jacques ?

Son regard passe du vide absolu à l'espérance ultime. Ternes l'instant d'avant, ses yeux se mettent à briller. Je me détends légèrement.

– Jacques ? Euh... non, je ne crois pas.

– Il ne vit pas ici ?

Elle a l'air surprise. J'en viens à douter de ma réponse. Comme je ne parle à personne, je ne connais pas les résidents de mon immeuble. Parfois, je me demande même si d'autres gens que nous y vivent.

Une goutte explose sur mon nez. Deux autres au sommet de ma capuche, et en un rien de temps, il se remet à pleuvoir à torrents. J'insiste, avec une pointe d'agacement dans la voix :

– J'aimerais rentrer chez moi.

Aucun mouvement de sa part. Je persiste en appuyant sur chaque mot :

– Il. Faut. Pousser. La. Porte.

Elle observe le battant.

– C'est une porte maudite, lance-t-elle en plissant le nez.

– Pourquoi vous dites ça ?

– Dire quoi ?

Je secoue la tête, la bouche grande ouverte.

– Pourquoi vous avez dit qu'elle est maudite ?

– Mais voyons, je n'ai rien affirmé de tel ! s'énerve-t-elle en reculant légèrement, sa petite valise serrée contre sa poitrine.

Éberluée, je la fixe quelques secondes avant de soupirer.

Bon, la voie est libre. Je pousse la porte avec l'intention de monter illico dans l'appartement. À mi-chemin entre le trottoir et le hall d'entrée, je m'immobilise. Je me tourne lentement vers la vieille dame.

Je viens d'avoir une conversation avec quelqu'un d'autre que ma mère et ma psy ! Sans rougir, sans pleurer, sans mentir, sans bafouiller (ou presque) ni transpirer. Cette révélation me fait l'effet d'une gifle. Des années que je n'ai pas parlé à un inconnu avec autant d'aisance ! Ma psy s'arracherait un bras pour que je lui tape une discussion du genre !

Je demande, toujours ahurie :

– Co... comment vous vous appelez ?

– Denise.

Son regard bleu est maintenant planté dans le mien. Une douce chaleur m’envahit. Comme une brise chaude au début du printemps. Quelque chose remue en moi. Un peu de curiosité, un soupçon de compassion et une dose étrange de bien-être.

Soudain, une pensée éclate : je ne peux pas laisser cette dame dehors par ce temps.



– C’est beau, ici.

Je jette un regard circulaire à notre minuscule appartement en affichant une moue sceptique. Denise a des goûts douteux, ou alors elle cherche à être sympa vu que je viens de lui offrir un abri. Considérant son air béat, je choisis la première option.

– Bon, dis-je en accrochant mon chandail trempé au portemanteau, je vais aller vous chercher une serviette. Ensuite, on appellera votre famille... ou votre Jacques. D’accord ?

Elle ignore mon commentaire et continue d’explorer le vestibule en silence.

La sonnette de l’appartement retentit. Je bondis en arrière.

Denise me dévisage. Je place alors un index sur mes lèvres pour la contraindre au silence. Personne ne devrait sonner à ma porte comme ça. Personne n’est attendu dans ma petite vie.

– Je t’ai vue entrer, affirme une voix masculine sur le palier. T’es Rosaly, c’est ça ? T’as échappé ta carte d’autobus.

Je plonge une main dans la poche de mon chandail qui pend au crochet et me mords l’intérieur de la joue en constatant qu’elle est vide. J’ai dû faire tomber ma carte en sortant mes clés. C’est ma psy qui veut que j’aie cette carte sur moi en tout temps, pour le jour où j’aurai le courage de monter

dans l'un de ces engins bondés d'inconnus pas toujours fréquentables. L'espoir fait vivre.

— Je m'appelle Axel, reprend la voix. Je vis dans l'appartement au-dessus.

Il doit penser que j'ai peur d'ouvrir à un inconnu. S'il savait à quel point c'est le cas ! Mais me donner son nom ne suffira pas à dérouiller les mécanismes de mon cerveau. Je suis tétanisée par cette voix issue d'un individu de l'autre côté d'un simple battant. Le regard de Denise tente de déchiffrer le mien. Je hausse les épaules dans sa direction. Elle fronce les sourcils.

Allez, courage. Je peux au moins jeter un œil par le judas pour voir de quoi ce gars a l'air.

Mon œil s'accroche à celui, magique, de la porte d'entrée. J'aperçois un adolescent aux cheveux roux, épais et un peu ébouriffés. Il porte un blouson noir. Son teint est pâle. C'est tout ce que je distingue clairement de mon observatoire surnois. Il paraît normal, mais je ne dois pas me fier aux apparences. Je me suis déjà fait avoir un millier de fois.

Le dénommé Axel approche son visage de la porte. Je recule instinctivement avant de lever les yeux au ciel. Niaiseuse ! Je retourne à mon exploration un peu trop brusquement. Je me cogne le front. Je grimace et retiens mon souffle. Si je ne bouge pas, si plus aucun son n'est produit de mon côté, il pensera sûrement avoir rêvé ce toc.

C'est alors qu'une petite voix retentit sur ma droite :

— Pourquoi vous n'ouvrez pas ?

Je porte un poing à ma bouche pour ne pas hurler de désespoir, foudroie Denise du regard en secouant la tête et me sauve dans ma chambre. C'est stupide, parce que ce garçon ne semble pas dangereux. Mais la trouille au fond de mes entrailles se diffuse dans chacun de mes membres, menaçant de me rendre dingue.

Je m'adosse au mur à côté de mon lit et me laisse glisser en pleurant.



Ça fait un bout de temps que je suis assise, le dos collé au mur, les yeux rivés sur la porte comme si un démon allait entrer et me dévorer. Mon esprit est rempli d'images effroyables que je tente d'effacer en clignant

sporadiquement des yeux. Ça ne fonctionne pas. En plus, la vision déformée de ce garçon vient se superposer à mes terrifiants souvenirs. Il *savait* que j'étais là. Il doit me prendre pour une folle dingue, une paranoïaque ou je ne sais quoi. Alors que ce n'est pas ça. Non, c'est autre chose...

On toque au chambranle de ma porte, et je sursaute en ramenant mes genoux sous mon menton.

La première chose que je vois, c'est la petite valise brune. Puis le bas d'une robe jaune, un bras et une tête blanche. Denise ! Je l'avais complètement oubliée !

Elle s'arrête en me voyant. Pas de regret dans ses yeux. Pas la moindre étincelle de contrition. Elle m'observe, les mains autour de la poignée de sa valise, comme une petite fille sage qui attend que sa mère la félicite d'une bonne action.

— Vous m'avez fait repérer.

Je n'ai pas pu cracher ces mots. Ils sont sortis tout doucement de ma gorge. La vieille dame fronce les sourcils. Visiblement, elle ne comprend pas.

— J'ai un problème, Denise. Un problème... effroyable.

Elle me regarde toujours en silence.

— Je ne devrais pas vous parler de ça. Personne ne devrait savoir. Même ma mère ignore tout.

Je m'humecte les lèvres.

— Quand je sors de cet appartement, je vois des choses, et elles sont loin d'être agréables. Parfois, des gens m'abordent, parce qu'ils *savent*. On me croit folle. Mes amis sont partis. Ils m'ont abandonnée il y a longtemps. Je suis seule. Je n'ai plus confiance. Je...

Denise écoute mon discours incohérent sans bouger. On dirait une statue. Si je ne l'avais pas touchée un peu plus tôt dans l'escalier, j'aurais pu penser qu'elle faisait partie de ces *choses*. Mais, avant de la laisser entrer chez nous, j'ai pris mes précautions. Denise n'est pas un danger.

Je poursuis en ricanant tristement :

— Ma psy pense que je suis atteinte de phobie sociale. Dans un sens, je pense qu'elle a raison. Je fuis la présence des autres. Ce qui la dérange,

c'est de ne pas comprendre pourquoi, comme s'il fallait toujours une raison à tout. Une raison cohérente, de préférence. La mienne est loin de l'être, et je la soupçonne de savoir que je lui cache quelque chose. Pourtant, je ne peux rien lui dire. Si je le fais, elle va me médicamenter. Pire, elle pourrait demander qu'on m'enferme. Je ne suis pas un élément stable de la société. Je sais ce qu'on fait des gens comme moi.

Me confier à Denise n'implique pas grand-chose, car elle ne semble pas tout à fait là. Du moins, dans sa tête. Mais exprimer tout ça à voix haute me fait du bien.

Denise et moi demeurons dans la même posture pendant de longues minutes. Puis je me jette dans le vide et prononce les mots terribles en sentant mon cœur s'emballer :

— Je vois des fantômes.

Ma voix se brise sur le dernier mot. L'injustice de ma situation se rappelle soudainement à moi. Je craque. Le visage enfoui dans le creux de mes mains, je pleure au rythme de l'averse qui cogne contre la fenêtre de ma chambre. Au bout d'une éternité, des doigts se posent sur mon épaule, et je redresse la tête. Denise apparaît floue derrière le rideau de mes larmes.

— Est-ce que vous avez du thé ? me demande-t-elle simplement.



Je n'ai trouvé que de la tisane. La mienne est froide. Je n'y ai même pas porté les lèvres. En fait, je n'aime pas ça. Je m'en suis servi une tasse uniquement pour accompagner Denise.

Assise en tailleur sur le sol, au pied du canapé, mon *mug* favori entre mes paumes, je regarde la vieille dame siroter la sienne en silence. Elle me fascine. Une espèce de candeur se dégage de tout son être. Et beaucoup d'intelligence aussi. C'est difficile à expliquer.

— Vous venez d'où ?

Elle ne répond pas, continuant d'aspirer bruyamment le liquide ambré d'où s'échappe désormais une froide odeur de fruits rouges.

— Et Jacques, alors, c'est votre mari ?



Cette question la fait réagir. Ses lèvres se détachent enfin de la tasse.

– Mon fiancé.

– Oh... Vous le connaissez depuis longtemps ?

– Quelques années.

– Et il est comment ? Racontez !

Elle me lance un petit sourire en coin. Un sourire nostalgique.

– Grand.

– C'est tout ?

– Oui, il est grand, mon Jacques.

– OK. Vous savez que ce genre de description ne va pas vous aider à le retrouver ?

Haussement d'épaules de la part de mon invitée inopinée. Elle se remet à déguster sa tisane. Je glisse sur les fesses, m'approche de la petite valise brune posée à ses pieds et m'apprête à la toucher quand Denise se met à hurler, me faisant sursauter si fort que je renverse la moitié de mon *mug* sur le tapis, l'autre moitié sur mon jean. Je bondis devant la dame, lui posant une main sur la bouche.

– Chuuuuut!!!

Le contenu de sa tasse à elle vole en tous sens. Il y a déjà des taches humides partout sur le canapé.

– Denise, ça va, OK ? Je ne l'ouvrirai pas, votre valise. Calmez-vous, sans quoi vous allez alerter tout le quartier.

Comme elle continue de s'agiter, je hausse un peu le ton.

– Denise, arrêtez ça tout de suite !

– Mmmé mmma mmma mmmmmise !

– Quoi ?

Je me rends compte qu'il est difficile pour elle de communiquer, vu que ma main lui recouvre toujours la bouche. Je recule.

– Ne touchez pas à ma valise, répète-t-elle en me foudroyant du regard.

Son revirement d'attitude me déstabilise.

— Pas de problème, j'ai saisi le message.

Denise pince les lèvres, évoquant une gamine rancunière. Puis elle tend une main vers la valise, la fait glisser jusqu'à son mollet et s'empare de la tasse vide tombée sur le canapé.

Elle se met à boire une tisane imaginaire.



Nos ventres crient bientôt famine, et je prépare un festin royal : pâté chinois du congélateur. Installées autour de la petite table carrée posée dans un angle du salon, nous mangeons avec appétit, et je profite de ma soudaine capacité à aligner trois mots d'affilée à une inconnue pour raconter ma vie :

— Ma mère est partie pour son travail. Elle ne rentrera que la semaine prochaine. Elle n'est pas souvent à la maison, vous savez, parce qu'elle est rédactrice pour des magazines et des guides de voyage. Et quand elle est là, elle m'adresse à peine la parole. Je crois qu'elle est triste pour moi. Sans compter qu'elle doit se sentir impuissante. Du coup, elle n'est pas très affectueuse. C'est de la maladresse. Dans le fond, je sais qu'elle m'aime.

Denise mastique son repas décongelé au micro-ondes, ses yeux ronds semblant boire mes paroles. Mon regard glisse jusqu'à la petite valise qui patiente à ses pieds. La réaction de Denise a piqué ma curiosité.

— Dites, il y a quoi dans votre valise ?

— La liberté.

— La... hein ?

Elle me dévisage avec perplexité, l'air de signifier que c'est pourtant clair.

— OK, dis-je en soupirant. Et cette liberté, elle ne cacherait pas un numéro pour joindre un de vos proches, par hasard ?

— Un numéro ?

— Oui, un numéro de téléphone, vous voyez ? Du genre avec des chiffres.

Denise fronce les sourcils.

– Oui, je crois...

– Bien! dis-je en me levant de table.

Denise m’imite aussitôt, sur ses gardes.

– C’est moi qui l’ouvre, lance-t-elle avec méfiance.

Je hausse les épaules.

– D’accord, allez-y.

Denise se rassoit et se plie pour s’emparer de la valise. Elle la pose sur la table, à côté de son assiette, et défait la grosse boucle avec délicatesse. Sa langue glisse entre ses lèvres pendant l’opération. Quelle concentration! On dirait un naufragé sur le point de découvrir le contenu d’un coffre au trésor. La valise s’ouvre légèrement. Je tends le cou pour essayer de voir à l’intérieur, mais Denise y glisse une main et la ressort avec une telle rapidité que la boucle est refermée avant même que j’aie eu le temps d’expirer. Elle me montre un calepin rose.

– Je dois chercher le bon numéro, explique-t-elle.

– Je vous laisse le trouver pendant que je débarrasse.

Denise se dirige vers le canapé.

Une fois dans la cuisine, je réalise à quel point la situation est cocasse. Moi, agitée du bocal, en compagnie d’une vieille dame à peu près dans le même état. Quel duo de choc!

De retour dans le salon, je constate que Denise s’est assoupie sur le divan, la valise serrée contre sa poitrine. Je la contemple un instant. Sa robe jaune à manches longues détonne dans le décor plutôt grisâtre de notre appartement. Comme un soleil cherchant à se tailler une place au milieu d’une armée de nuages gorgés de pluie. Je ne porte moi-même pas beaucoup de couleurs. Ça attire trop l’attention. Le noir et le gris sont parfaits pour longer les murs et devenir invisible.

Le carnet rose est tombé sur le tapis. Je m’approche lentement, comme si Denise pouvait se réveiller en hurlant à tout moment. Mais son sommeil est calme; sa respiration, lente et profonde. La voie est libre.

Je m'empare du carnet et sursaute quand la vieille dame se met à ronfler, sa tête à seulement quelques centimètres de la mienne. Je me relève vivement et ouvre le calepin. Je tourne les pages l'une après l'autre, de plus en plus incrédule. Elles sont vierges. Toutes! Denise m'a menti, il n'y a aucun numéro de téléphone là-dedans!

Tout d'abord outrée par son mensonge, je la contemple quelques secondes et soupire en posant le calepin près d'elle.

Difficile de lui en vouloir. Denise semble être à la fois ici et ailleurs. Je la soupçonne quand même de m'avoir prise au piège, car maintenant qu'elle est endormie, je me vois mal la réveiller pour la mettre à la porte. Elle passera la nuit ici. Après tout, elle n'a rien d'un tueur en série. La valise m'intrigue quand même. Mais l'imaginer remplie de l'attirail d'un boucher sanguinaire est ridicule.

Je vais chercher une couverture et en recouvre le corps de Denise. On verra demain pour retrouver sa famille. Pour que tout rentre dans l'ordre.